

NOUS CONTINUERONS A LUTTER POUR QUE L'AFRIQUE SOIT ENTIEREMENT INDEPENDANTE CAR, NOUS NE PENSONS PAS QUE LA SEULE PROCLAMATION DE L'INDEPENDANCE AFRICAINE DONNE LA SOLUTION HARMONIEUSE DES PROBLEMES QUI SE POSENT, ET QUE NOUS PERCEVONS PARFAITEMENT.

SEKOU TOURE

Organe
trihédomadaire
d'information
créé par la Régie
Nationale de
l'Agence Galedano,
de Presse

HOROZA

TRAVAIL - JUSTICE - SOLIDARITÉ

Rédaction - Administration - Publicité - B. P. 391 CONAKRY - Tél. 33-66 - Adresse Télégraphique AQUIPRE

Mardi 10 Avril 1962

EDITORIAL

L'avenir du Kenya

Les conférences constitutionnelles de Lancaster House se suivent et se ressemblent. On assiste inégalement à des résultats identiques. Position nationaliste quelque peu internationalisée ou départ, attitude conciliante du parti minoritaire vis-à-vis de la puissance tutrice, impasse, entretiens séparés, puis compromis, la dernière conférence constitutionnelle sur le Kenya, qui n'aura pas duré moins de sept semaines, n'a pas fait à la rigueur.

Les délégations de la KANU et de la KADU sont rentrées au Kenya, apparemment satisfaites d'une table ronde dont il ne sort ni un vainqueur ni un vaincu, si ce n'est que cette fois, le président Jomo Kenyatta, a participé aux discussions à la tête de la délégation de son parti. Le parti majoritaire du Kenya est-il soulagé ? L'assomblé de son rassemblement ?

La vie culturelle à Conakry

UNE EXPOSITION DE PROFILS GUINEENS

dans le hall du Ministère de l'Information

Vendredi 6 avril, à 18 h. 30, a eu lieu dans le hall d'exposition du Ministère de l'Information et du Tourisme, l'inauguration d'une exposition de peinture intitulée : Profils guinéens, et des expositions de notre collaborateur technique Léo Sarkissian. Monsieur, excellent peintre de son art - on lui doit cette série de diques qui ont fait et font connaître la musique africaine dans le monde - Léo Sarkissian se révèle donc à nous comme un portraitiste de talent. Son coup de pinceau, de plume ou de pinceau a permis de fixer pour le rassurer des yeux et de l'esprit, ces

profils classiques de type guinéen, qui ont fait de cette exposition un enchantement pour les connaisseurs et les profanes, sous tendus dans la même admiration. Cela ne peut que nous faire regretter davantage pour ceux qui n'ont pu s'y rendre, la brièveté de cette exposition et surtout le départ prochain de notre ami Léo Sarkissian qui, fort heureusement, nous reviendra dans quelques mois.

Voici le discours prononcé à l'occasion de cette inauguration par M. Camara Brangui, membre du B.P.N., ministre de l'Information et du Tourisme.

Allocation du Ministre de l'Information

Il m'est particulièrement agréable de vous accueillir ici, dans ce hall du Ministère de l'Information et du Tourisme où s'ouvre à l'instant l'exposition de peinture sur les physionomies guinéennes. En prenant l'initiative de cette exposition, le département se propose tout simplement de vous faire assister d'un coup d'œil, les

types de portraits humains de la République de Guinée.

Les tableaux exposés sont l'œuvre de notre collaborateur technique, Léo Sarkissian, dont le recours enthousiaste et dévoué nous a déjà permis d'assurer l'édition de diques de musique guinéenne.

Suite page 2

Poursuivant sa visite d'amitié en Guinée

LA DELEGATION DE L'ALLIANCE SOCIALISTE YOUGOSLAVE

s'est entretenue, samedi 7 avril,

LA CONFERENCE DE COMMANDANTS DE REGIONS

a terminé, samedi 7 avril, ses travaux

Le 7 avril, sur convocation du B.P.N., s'est tenue à Conakry sous la présidence de S. E. Sékou Touré, Président de la République, une Conférence spéciale

centrée et les membres de l'Etat-major général. Le cadre d'intérêt des débats était l'examen des conditions de fonctionnement de l'appareil administratif d'Etat et notamment des services

centrés et les membres de l'Etat-major général. Dans chaque domaine particulier, il a été adoptée une série de mesures tendant à l'amélioration et au rendement des services.



La tribune officielle lors de la Conférence

groupant les membres du gouvernement, les commandants de régions administratives et les directeurs des comités

ayant fait l'objet des décisions de régionalisation prises à la conférence de Labe. Une séance spéciale res-

des unités de production. La conférence a permis de préciser les principales lignes directrices de la politique du gouver-

tive, était déjà écrite dans les faits.

Evoquant le problème de Maghreb, M. Yazid a déclaré que le

bataille pour l'Algérie nouvelle, libre, souveraine et indépendante.

aux Finances. M. Abderzak Chentouf, ancien

La violence (suite)

Impitoyables, ils schissent, par les combines ou les vols légaux : import - export sociétés adossées, jeux de bourse, passe-droits, sur cette misère aujourd'hui nationale. Ils demandent avec insistance la nationalisation des affaires commerciales, c'est-à-dire la réservation des marchés et des bonnes occasions aux seuls nationaux. Doctrinalement, ils proclament la nécessité impérieuse de nationaliser. Dans cette aridité de la période nationale, dans la phase dite d'austérité, le succès de leurs rapines provoque rapidement la colère et la violence du peuple. Ce peuple misérable et indépendant, dans le contexte africain et international actuel, accède à la conscience sociale à une cadence accélérée. Cela, les petites individualités ne tarderont pas à le comprendre.

Pour assimiler la culture de l'opprimeur et s'y aventurer, le colonisé a dû fournir des gages. Entre autres, il a dû faire sien les formes de pensée de la bourgeoisie coloniale. Cela, on le constate dans l'inaptitude de l'intellectuel colonisé à dialoguer. Car il ne sait pas se faire incertain en face de l'objet ou de l'idée. Par contre, quand il milite au sein du peuple il va d'émerveillement en émerveillement. Il est littéralement déarmé par la bonne foi et par l'honnêteté du peuple. Le risque permanent qui

le guette est alors de faire du populisme. Il se transforme en une sorte de béni-oui-oui qui opine à chaque phrase du peuple, transformé par lui en sentence. Or le fellah, le chômeur, l'affamé, ne prétend pas à la vérité. Il ne dit pas qu'il est la vérité, car il l'est dans son être même.

L'intellectuel se comporte objectivement, dans cette période, comme un vulgaire opportuniste. Ses manoeuvres, en fait, n'ont pas cessé. Il n'est pas question pour le peuple, jamais, de le repousser ou de l'acculer. Ce que le peuple demande, c'est qu'on mette tout en commun. L'insertion de l'intellectuel colonisé dans la marée populaire va se trouver différée par l'existence chez lui d'un curieux culte du détail. Ce n'est pas que le peuple soit rebelle, à l'analyse. Il aime qu'on lui explique, il aime comprendre les articulations d'un raisonnement, il aime voir où il va. Mais l'intellectuel colonisé, au début de sa cohabitation avec le peuple, privilège le détail et en arrive à oublier la défaite du colonialisme, l'objet même de la lutte. Emporté dans le mouvement multiforme de la lutte, il a tendance à se

fixer sur des tâches locales, poursuivies avec ardeur mais presque toujours trop solennisées. Il ne voit pas tout le temps le tout. Il introduit la notion de disciplines, de spécialités, de domaines, dans cette terrible machine à mélanger et à concasser qu'est une révolution populaire. Engagé sur des points précis du front, il lui arrive de perdre de vue l'unité du mouvement et, en cas d'échec local, de se laisser aller au doute, voire au désespoir. Le peuple, par contre, adopte dès le départ des positions globales. La terre et le pain : que faire pour avoir la terre et le pain ? Et cet aspect buté, apparemment limité, rétréci, du peuple, est en définitive le modèle opératoire le plus enrichissant et le plus efficace.

Le problème de la vérité doit également retenir notre attention. Au sein du peuple, de tout temps, la vérité n'est due qu'aux nationaux. Aucune vérité absolue, aucun discours sur la transparence de l'âme ne peut effriter cette position. Au mensonge de la situation coloniale, le colonisé répond par un mensonge égal. La conduite est ouverte avec les nationaux, crispée et illisible avec

les colons. Le vrai, c'est ce qui précipite, la dislocation du régime colonial, c'est ce qui favorise l'émergence de la nation. Le vrai, c'est ce qui protège les indigènes et perd les étrangers. Dans le contexte colonial il n'y a pas de conduite de vérité. Et le bien est tout simplement ce qui leur fait du mal.

On voit donc que le machisme premier qui régissait la société coloniale est conservé intact dans la période de décolonisation. C'est que le colon ne cesse jamais d'être l'ennemi, l'antagoniste, très précisément l'homme à abattre. L'opprimeur, dans sa zone, fait exister le mouvement mouvement de domination, d'exploitation, de pillage. Dans l'autre zone, la chose colonisée loyée, pillée, aliénée comme elle peut ce mouvement, qui va sans transition de la berge du territoire aux palais et aux docks de la « métropole ». Dans cette zone figée, la surface est étale, le palmier se balance devant les nuages, les vagues de la mer ricochent sur les galets, les matières premières vont et viennent, légitimant la présence du colon, tandis qu'accroupi, plus mort que viv,

LES DAMNÉS DE

du Dr Frantz FANON

G.P.R.A. à New-York, M. Abdel Kader Chandler, leurs chaleureuses félicitations et leurs vœux de prospérité pour l'Algérie de demain.

puissantes manifestations populaires qui se sont déroulées en Indonésie pour réclamer le retour de l'Irian Occidental à la mère patrie, les autorités de la Haye

ment hollandais qui s'accroche obstinément à défendre une cause perdue à l'avance. La patience du gouvernement et du peuple indonésien est maintenant à bout.

LA TERRE

Le colonisé s'éternise dans un rêve toujours le même. Le colon fait l'histoire. Sa vie est une épopée, une odyssée. Il est le commencement absolu : « Cette terre, c'est nous qui l'avons faite ». Il est la cause, continuée : « Si nous partions, tout est perdu, cette terre retournera au Moyen Age ». En face de lui, des êtres engourdis, travaillés de l'intérieur par les fièvres et les « coutumes ancestrales », constituent un cadre quasi minéral au dynamisme novateur du mercantilisme colonial.

Le colon fait l'histoire et sait qu'il la fait. Et parce qu'il se réfère constamment à l'histoire de sa métropole, il indique en clair qu'il est ici le prolongement de cette métropole. L'histoire qu'il écrit n'est donc pas l'histoire du pays qu'il dépouille mais l'histoire de sa nation en ce qu'elle écume, viole et affame. L'immobilité à laquelle est condamné le colonisé ne peut être remise en question que si le colonisé décide de mettre un terme à l'histoire de la colonisation, à l'histoire du pillage, pour faire exister l'histoire de la nation, l'histoire de la décolonisation.

Monde compartimenté, manichéiste, immobile, monde de statues : la statue du général qui a fait la conquête, la statue de l'ingénieur qui a construit le pont. Monde sûr de lui, écrasant de ses pierres les échines écorchées par le fouet. Voilà le monde colonial. L'indigène est un être parqué, l'apartheid n'est qu'une modalité de la compartimentation du monde colonial. La première chose que l'indigène apprend, c'est à rester à sa place, à ne pas dépasser les limites. C'est pourquoi les rêves de l'indigène sont des rêves musculaires, des rêves d'action, des rêves agressifs. Je rêve que je saute, que je nage, que je cours, que je grimpe. Je rêve que j'éclate de rire, que je franchis le fleuve d'une enjambée, que je suis poursuivi par des meutes de voitures qui ne me rattrapent jamais. Pendant la colonisation, le colonisé n'arrête pas de se libérer entre neuf heures du soir et six heures du matin.

Cette agressivité sédimentée dans ses muscles, le colonisé va la manifester d'abord contre les siens. C'est la période où les nègres se bouffent entre eux et où les policiers, les juges d'instruction ne savent plus où don-

ner de la tête devant l'étonnante criminalité nord-africaine. Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de ce phénomène (1). Face à l'arrangement colonial le colonisé se trouve dans un état de tension permanente. Le monde du colon est un monde hostile, qu'il rejette, mais dans le même temps c'est un monde qui fait envie. Nous avons vu que le colonisé rêve toujours de s'installer à la place du colon. Non pas de devenir un colon, mais de se substituer au colon. Ce monde hostile, pesant, agressif, parce que repoussant de toutes ses aspérités la masse colonisée, représente non pas l'enfer duquel on voudrait s'éloigner le plus rapidement possible mais un paradis à portée de main que protègent de terribles molosses.

(1) « Guerres coloniales et troubles nationaux », chapitre 5.

Le colonisé est toujours sur le qui-vive car, déchiffrant difficilement les multiples signes du monde colonial, il ne sait jamais s'il a franchi ou non la limite. Face au monde arrangé par le colonialiste, le colonisé est toujours présumé coupable. La culpabilité du colonisé n'est pas une culpabilité assumée, c'est plutôt une sorte de malédiction, d'épée de Damocès. Or, au plus profond de lui-même le colonisé ne reconnaît aucune instance. Il est dominé, mais non domestiqué. Il est inférieur, mais non convaincu de son infériorité. Il attend patiemment que le colon relâche sa vigilance pour lui sauter dessus.

(à suivre)